

PROLOGUE

« Le lecteur trouve bien longs, sans doute, les récits de toutes ces démarches que rend nécessaire l'absence d'un passeport. Ce genre de préoccupation n'existe plus en France ; mais en Italie et surtout aux environs du Pô, tout le monde parle passeport. »

STENDHAL (*La Chartreuse de Parme*)

C'est avec des sentiments mitigés, l'appréhension contrebalançant l'espoir, que, le 20 octobre 1940, je me rendais à la convocation de Varian Fry*, président du Centre américain de secours à Marseille. J'espérais bien qu'on m'offrirait d'y travailler mais, d'autre part, le cadre de la rencontre était de nature à provoquer une impression de malaise.

J'en fus saisi en montant l'escalier malodorant qui menait au très modeste appartement occupé par le Comité dans un immeuble vétuste au 60 de la rue Grignan, puis quand, pour accéder au bureau directorial, je dus me frayer un passage à travers la masse compacte des réfugiés qui se pressaient dans une minuscule antichambre et deux pièces à peine plus spacieuses, attendant dans la nervosité ou la prostration, leur tour d'être reçus¹.

Cinq ou six employés surmenés tentaient, les uns de canaliser cette cohue de femmes, d'hommes et d'enfants, les autres de se montrer

1. Une plaque commémorative a été apposée en 2004 sur la façade du 60, rue Grignan à Marseille, où ont été installés les bureaux du Centre américain de secours d'octobre à décembre 1940.

attentifs et compatissants en interrogeant ces pauvres gens. Dans le brouhaha, j'entendais, en français, en anglais ou en allemand, toujours les mêmes questions : « Quelle est votre situation ? », « Disposez-vous de ressources ? », « Avez-vous des parents ou des garants aux États-Unis ? », « Où en sont vos démarches pour obtenir un visa d'immigration ? ». Allais-je très bientôt plonger moi-même, quotidiennement, dans ce bain de foule ? La cordialité de Fry dissipe mes alarmes.

Je pensais n'avoir avec l'homme providentiel qu'un entretien exploratoire. Ce fut beaucoup plus positif.

– Ne vous laissez pas impressionner par cette pagaille, ce papier mural affreux et le minable mobilier de ce bureau improvisé. Ce que nous faisons ici est passionnant. Mary Jayne Gold* m'a chaleureusement parlé de vous et aussi de votre femme et de votre camarade de guerre Jean Gemähling*. Il y a largement de quoi vous occuper, d'autant plus que j'essaye de faire repartir le Centre américain de secours sur des bases plus solides que celles dont j'ai dû me contenter jusqu'à présent. Mais je doute qu'on m'en laisse le temps : la police ne m'aime guère et le consulat américain n'est pas du tout coopératif. Alors, Danny, je ne peux vous donner aucune garantie. Si vous acceptez le *job* que je vous propose, il est possible que vous ne puissiez le conserver qu'un mois, et peut-être même moins encore...

Je n'ai pas le choix. Il y a quatre mois que l'armistice est signé, dix bonnes semaines que je suis démobilisé. Je n'ai plus d'argent, pas de situation, pas de logis fixe et je me sens désemparé dans cette ville qui me paraît étrangère. J'accepte avec empressement la proposition qui m'est faite. Les réserves de Varian Fry ne me retiennent pas, je m'attendais à des perspectives d'avenir qui, étant données les circonstances, ne pouvaient être qu'incertaines. D'autre part, connaissant la mission du Centre, je ne peux qu'être heureux – de pouvoir travailler à contrecarrer la politique et les agissements du nouveau régime.

Varian était de quatre ans plus âgé que moi, il avait les cheveux bruns, le nez pointu, le menton saillant, l'air résolu et son regard vif derrière des lunettes à monture d'écaille, mettait tout de suite en confiance. J'ai apprécié d'emblée la franchise de son accueil auquel l'habitude très américaine d'appeler, dès l'abord, l'interlocuteur par le diminutif de son prénom contribuait à donner un ton amical.

Notre brève conversation me donne un avant-goût de ce qu'allaient être mes relations avec le *boss*. Mais pouvais-je prévoir, ce jour-là, que ma collaboration à ce qu'on appelait alors le « Comité Fry » devait se poursuivre pendant plus de trois ans et demi, et que cette période serait la plus active et la plus mouvementée de ma vie ?

*
* *

C'était donc à la seule recommandation de Mary Jayne Gold que je devais ce qui, pour chacun de nous, ne pouvait être alors qu'un dépannage. Chère *Naynee* ! Je la connaissais depuis une dizaine d'années lorsqu'elle avait pris pension dans notre logement familial. Ma mère, divorcée et ayant à élever trois enfants, y accueillait ce qu'elle appelait pudiquement des *paying guests*, pour augmenter les faibles revenus que lui procurait la pension alimentaire versée par son ex-mari. Ces « hôtes payants » furent, la plupart du temps, de jeunes étudiantes américaines qui se montrèrent toutes discrètes, aimables et affectueuses, mais c'est avec Mary Jayne que nous nous sommes liés le plus étroitement. De deux ans mon aînée, grande, jolie, blonde, intelligente et riche, *Naynee* avait tout pour elle ; on pouvait se demander quand on la connaissait ce qui l'emportait chez elle de la beauté, de la gentillesse ou de la générosité. Elle disposait de sa fortune avec prodigalité et presque toujours à bon escient, comme si elle voulait se la faire pardonner (elle fit même, au début des hostilités, don de son avion de tourisme personnel au gouvernement français).

Varian Fry, au cours de notre entretien, s'était dispensé de me donner des détails sur l'organisation dont il assumait la responsabilité supposant, à juste titre, que Mary Jayne s'en était chargée. Je savais, en effet, grâce au *briefing* de notre amie, qu'elle avait été l'origine du CAS et en quoi consistait son activité.

Consternés par l'effondrement de la France, un petit groupe d'intellectuels américains libéraux et d'antifascistes allemands fixés aux États-Unis avait été profondément choqué en prenant connaissance du texte de la Convention d'armistice et, plus particulièrement, d'un court paragraphe de son article 19 qui précisait que le gouvernement français s'engageait à livrer aux nazis, à la demande de ceux-ci, tout

Allemand se trouvant en France aussi bien que dans les possessions françaises, colonies, protectorats et territoires sous mandat.

Ainsi, ceux qui avaient trouvé asile dans notre pays depuis l'arrivée au pouvoir d'Hitler ne jouissaient plus d'aucune sécurité et devaient, « sur simple demande », être remis à leurs bourreaux. Et le terme « Allemand » incluait tous les ressortissants du Grand Reich : Autrichiens, Tchèques et Polonais de la zone occupée par la Wehrmacht¹.

Ces hommes et ces femmes qui, outre-Atlantique, estimaient que « les démocrates, d'où qu'ils soient, doivent aider les démocrates sans distinction de nationalité », avaient rapidement formé l'Emergency Rescue Committee (ERC) dans le but de faire sortir de France les réfugiés les plus menacés avant que la Gestapo n'ait mis la main sur eux ou que les autorités françaises ne les lui eussent livrés.

Pendant que ses membres se démenaient, avec le diligent concours d'Eleanor Roosevelt² auprès du State Department pour obtenir rapidement des visas d'entrée aux États-Unis, le Comité avait vainement cherché pendant plusieurs semaines un agent qui pourrait les représenter en France et agir sur place, c'est-à-dire en zone non-occupée, pour entrer en rapport avec les éventuelles futures victimes et favoriser leur émigration par tous les moyens appropriés.

Varian Fry s'était finalement proposé. Rien ne le prédisposait à cette tâche. Journaliste à un périodique libéral, *The Living Age*³, il avait des opinions vaguement de gauche mais sans adhérer à aucun mouvement politique, ignorait tout de la situation en France, ne connaissait pas grand-chose au travail social et encore moins à l'action clandestine. Mais il parlait couramment le français, était persévérant, plein de bonne volonté, avait du goût pour l'aventure, aimait les œuvres des artistes et des écrivains auxquels s'intéressait

1. Ce passage renvoie au titre du récit de Fry *Surrender on demand/Livrer sur Demande*.

2. L'épouse du président des États-Unis, qui patronne l'Emergency Rescue Committee et qui est très sensible au sort des réfugiés.

3. Varian Fry a pris la direction de *The Living Age* à partir de 1935, c'était un mensuel consacré aux affaires internationales. Voir Jean-Michel Guiraud, « La Mission de Varian Fry, le sauvetage des réfugiés dans une Europe en guerre (1940-1942) » dans *À la découverte de Varian Fry*, livret pédagogique (Jean Sérandour dir.), Marseille, Scéren-CRDP, 2005.

l'ERC et estimait devoir contribuer activement à sauver leur liberté ou leur vie.

Avec un incroyable optimisme, ses mandants avaient supposé qu'il pourrait mener à bien sa mission en quelques semaines et c'est en s'esclaffant que Mary Jayne me raconta l'arrivée de Fry à Marseille, le 13 août précédent, avec 3 000 dollars en poche et une valise contenant ce qu'il aurait emporté pour passer un mois de vacances...

Il était également muni d'une liste d'environ 200 noms de peintres, sculpteurs, musiciens, universitaires, romanciers, poètes et journalistes, presque tous Allemands ou originaires des pays annexés qui pouvaient être considérés comme ayant tout à craindre de l'application des accords d'armistice, soit en raison de leur activité antifasciste, soit du fait de leur appartenance à la race « maudite ». L'ex-leader social-démocrate allemand Paul Hagen¹, émigré depuis plusieurs années aux USA, y avait ajouté quelques-uns de ses amis politiques, principalement de jeunes membres d'organisations socialistes de gauche. En dernière minute, le conservateur du Museum of Modern Art de New York et le doyen de la New School for Social Research avaient confié à Fry le sort d'artistes, d'écrivains et de professeurs auxquels ils étaient prêts à offrir, selon les cas, des bourses ou des chaires d'enseignement supérieur. La liste comportait également des noms de Français que les fondateurs de l'ERC supposaient devoir s'accommoder difficilement du nouvel état de choses².

On trouvait donc sur la liste aussi bien les noms de Franz Werfel*, Marc Chagall, Heinrich Mann, André Malraux et Henri Matisse, que ceux d'obscurs militants du Sozialistische Arbeiter Partei³.

1. Paul Hagen, de son vrai nom Karl Frank (1893-1969), était l'un des leaders de Neu Beginnen, une fraction de gauche du Parti social démocrate allemande (SPD). Il était venu aux États-Unis en 1935 à l'incitation de syndicalistes du Jewish Labor Committee pour faire connaître la lutte des antinazis et récolter des fonds. Il avait fondé là l'American Friends of German Labor qui était une des composantes de l'ERC. Il avait incité Varian Fry, qui était proche de lui, à partir en France. Fry lui dédicacera *Surrender on Demand* en lui attribuant l'origine de son engagement.

2. Alvin Johnson (1874-1971) a été le directeur de la New School for Social Research de 1922 à 1945. Alfred Hamilton Barr Jr (1902-1981) fut le directeur du Museum of Modern Art de New York (MOMA) de 1929 (date de son inauguration) à 1945.

3. Ou SAP pour Parti socialiste ouvrier d'Allemagne, scission de gauche du parti social-démocrate (SPD).